



Prenez-en, dit-il, nous en trouverons encore (page 306)

s'était couché à plat ventre sur le radeau, pour s'y accrocher solidement des deux mains.

Il n'obtint pas de réponse.

Il sentit l'angoisse l'étreindre...

— Seraient-ils tous précipités dans les eaux?... Se trouverait-il seul sur ce fleuve d'enfer, sur ce Styx sombre ?

Et il reprit plus haut encore :

— Tout le monde à bord ?

— Moi bien ! cria une voix, qui retentit aussi profondément que celle de Steadily, si bien que celui-ci ne put la reconnaître.

— Qui cela ? reprit-il.

— Moi, Oscar Limiet.

— Et les autres ?

— Présent !

— Et moi aussi !

— Mais qui donc ?

— Jeannot !

— Le Rossai.

— Paul Potard.

— Et Taupin !

— Nous sommes donc tous réunis ?

— Oui, dit Limiet, je les ai comptés... L'équipage est au complet... Quant au reste, je n'ose pas y songer!... Les fruits et les œufs n'auront pas pu se cramponner au radeau et ils doivent reposer au fond ou flotter à la surface de l'eau.

— Ferait-il toujours aussi obscur ici ? demanda Taupin, dont la voix décelait une frayeur inexprimable.

— Nous sommes sous la terre, dit Steadily... Le flot s'est frayé un passage à travers les rochers et s'est précipité dans une grotte... C'est là que nous sommes... Nous avons encore une chance à courir : c'est que plus loin le courant revient à l'air libre. Mais il est également possible qu'il se plonge de plus en plus profondément sous la surface de la terre, pour aller se volatiliser au feu central...

-- Et nous ?

— Serons également volatilisés.

— J'eusse encore préféré passer ma vie entière au pôle ! gémit Taupin.

— Si vous aviez pu prévoir tout... dit le Rossai.

— Je serais resté en France, dit Paul Potard.

— Et moi à Paris ! s'écria Taupin.

— Je serais venu, moi, dit Limiet. Où Jeannot ira, j'irai, jusqu'à ce qu'il ait réintégré le château de ses pères...

— Voilà au moins une parole qui décèle du courage, dit l'Anglais... Tant qu'il y a un souffle de vie, il y a de l'espoir, et je ne conçois pas que vous...

Il ne put achever.

Le radeau subit un choc violent, qui renversa les voyageurs comme des capucins de cartes, et s'immobilisa ensuite...

— Quoi maintenant ! s'écria Taupin.

— Nous touchons terre ? dit Steadily. Soit un haut fond, soit une arrête du rocher nous a rencontrés...

— Et cette damnée obscurité...

— J'ai mon revolver.

— Pourvu qu'il ne se soit pas mouillé...

— Oui, nous avons nos revolvers...

— Que voulez-vous en faire ?

— Une détonation donne au moins un peu de lumière...

— Mais il est impossible de distinguer quoi que ce soit à cette lueur...

— Essayons toujours.

— N'en faites rien, dit Potard. Qui sait si le rocher ne contient pas dans sa cavité des gaz inflammables... Tout peut exploser !

— Monsieur Potard a raison, dit Steadily... D'ailleurs cela ne nous avancerait pas.

— Que faire alors, dit Limiet.

— Attendre...

— Quoi donc ?

— Que le courant nous remette à flot !

— Et si cela ne se fait pas ?

— Il faudra rester ici...

— Plaisante perspective ! dit Potard.

— Voyez-vous un expédient ?

— Continuer en nageant.

— Plongez la main dans l'eau !

— Elle est encore bouillante... Nous serions bientôt cuits, dit Limiet.

— Nous pourrions toutefois l'essayer, si nous devons rester longtemps ici...

— Dès que vous serez cuit, ayez la bonté de nous avertir, nous aurons au moins quelque chose à nous mettre sous la dent. Pas de soupe ! La marmite est trop grande !

— Je me demande comment vous pouvez encore railler dans de pareilles circonstances ! s'écria Potard.

— Il a raison, dit Taupin. Le résultat sera le même, que nous nous lamentions ou que nous gardions notre bonne humeur. Je propose de chanter quelque chose.

— Je crois que nous agissons mieux, dit le Rossai, en parlant moins et en agissant un peu...

— Agir ? Comment agir ?

— J'ai tâté la paroi du rocher... C'est le seul moyen d'y voir dans l'obscurité... Je me suis donc élevé un peu le long du rocher... Je me trouve sur une saillie, et je crois que nous pourrions suivre celle-ci, en y mettant de la prudence.

— Vous êtes agile comme un chat.

— Moi aussi, dit Limiet. Et si le moyen de sortir d'ici se présente, je saurais m'élever le long d'une paroi lisse comme verre. Vous avez raison, il y a moyen de continuer notre route !

Puis, s'adressant aux autres dont le cœur battait à l'idée que

ces deux hommes allaient trouver une issue, il cria :

— Nous allons explorer le terrain... Nous reviendrons vous rendre compte de nos découvertes... Si nous ne revenons pas, c'est qu'un peu plus loin nous avons rendu le dernier soupir dans cette damnée marmite.

— Rossai ! s'écria Jeannot.

— Q'y a-t-il ? demanda celui-ci, qui avait déjà fait quelques mètres de chemin.

— Sois prudent, Rossai !

— As pas peur ! Je suis à mon aise, ici ! Attention, Limiet, la saillie se rétrécit.

Sur le radeau, les voyageurs n'entendirent bientôt plus rien. Ils attendirent anxieusement le retour des deux amis courageux qui risquaient leur vie pour trouver une issue.

L'absence des deux explorateurs se prolongea durant une demi-heure à peine, mais qui parut une journée entière à Jeannot. Le petit sanglotait tout bas, car il ne voulait pas montrer son anxiété à ses compagnons d'infortune. Il désespérait de jamais revoir Limiet et le Rossai.

— J'entends quelque chose ! dit Potard.

— On dirait le claquement d'un drapeau au vent...

— Et cela passait dans l'air...

— Encore ! s'écria Jeannot.

— Ce doit être un oiseau, dit Steadily. S'il en est ainsi, nous ne devons plus être éloignés bien loin de l'air libre.

— Possible, dit Potard, mais ce peut être un oiseau d'une espèce souterraine et, en ce cas, l'ouverture de la grotte peut être très lointaine encore.

— Vous détruisez tout espoir ! dit Jeannot.

— Cela vaut mieux que de vous laisser prendre confiance sur un leurre.

— Ecoutez ! interrompit Taupin. J'entends les pas du Rossai et de Limiet qui reviennent !

— Oui ! s'écria Jeannot. Les voilà ! Les voilà !

Il était aussi heureux que si on l'eut assuré d'une délivrance prochaine.

— Hourrah ! cria la voix du Rossai. Nous sommes sauvés... Il faut nous suivre... Il y a une issue...

— En route, alors ! dit Steadily.

Et il se mit à grimper le long de la paroi.

Les autres suivirent son exemple.

Ce n'était pas facile, car certaines saillies du rocher étaient si peu larges, qu'elles pouvaient à peine supporter le pied, si bien que nos amis devaient se coller au rocher et se retenir de toutes leurs

forces aux saillies supérieures pour ne pas glisser et s'abîmer dans l'eau.

A d'autres endroits, des blocs de rochers semblaient leur barrer le passage. On devait les embrasser, et les éviter ainsi, en faisant presque un saut au-dessus de la surface de l'eau.

Mais le désespoir décuplait leurs forces et l'obscurité leur était propeci, car s'ils avaient dû voir le chemin qu'ils avaient à suivre, ils n'eussent jamais osé s'y aventurer... L'angoisse leur eut enlevé les forces et ils eussent glissé dans l'eau, dans la mort...

Tout à coup la voix du Rossai retentit, car l'acrobate marchait en tête :

— Encore sept aspérités, cria-t-il, puis il faut vous laisser glisser dans l'eau.

Limiet répéta cet avis.

— Comment ? demande Steadily, dans l'eau bouillante ?

— Le courant s'est refroidi. Il faut traverser le passage ; il y a une espèce de gué.

Les voyageurs obéirent et bientôt ils se trouvèrent plongés jusqu'à mi-corps dans l'eau...

— Marchez avec précaution, dit Limiet, car le fond de rocher est très glissant

— Encore deux cents mètres, et nous y sommes.

— Vous pouvez déjà apercevoir la lumière solaire... En effet au lointain, une ouverture se montrait dans le rocher, par où pénétrait la lumière solaire. Elle s'élargissait à mesure que les voyageurs avançaient dans l'eau...

Ils finirent par arriver à l'issue...

— Attention ! dit le Rossai. Nous touchons un roc très effilé, et le moindre faux pas vous enverrait dans la mer, qui se trouve à quelques mètres en contre-bas.

Quelques moments après, tous se trouvaient sur une saillie de rocher, qui s'élevait aux côtés d'une espèce de chute d'eau, de cataracte... C'est là que la rivière souterraine se jetait dans la mer, avec peu de vitesse il est vrai, elle coulait paisiblement, ce dont Steadily déduisit que le courant, à un certain point souterrain, avait dû se diviser. L'un des bras avait dû prendre une direction toute opposée.

— Nous voilà hors de la grotte et délivrés de l'obscurité, dit Steadily, mais nous nous trouvons sur quelques mètres carrés de rocher que nous ne pouvons abandonner.

Cette pointe de rocher surplombait le niveau de la mer de plusieurs centaines de mètres, et il eut été folie de vouloir s'élever le long d'une paroi aussi lisse.

Au-dessous d'eux, l'Océan mugissait.

— Notre situation est presque aussi désespérée qu'à l'intérieur de la grotte, conclut l'Anglais.

— Mais au moins, nous avons ici de quoi manger, dit Taupin.

Je n'en connais pas le goût, mais je veux l'essayer...

Il avait étendu le bras dans une anfractuosité du rocher d'où il avait retiré un grand nid où se trouvaient plusieurs œufs tachetés de brun.

— Prenez-en, dit-il, nous en trouverons encore... En tous cas, en voilà sept... Chacun son œuf !

Il distribua les œufs, présentait à ses amis le nid comme il aurait fait d'un plat.

Ils avaient donc à manger, et il était possible que les anfractuosités du roc rec lassent encore d'autres nids.

Mais cette provision devait forcément s'épuiser, et ils finiraient par mourir de faim, si la soif ne les avait pas fait expirer plus tôt encore...

Qui sait si la folie ne les guettait pas, dans cette position intenable ?

La possibilité existait-elle qu'un bateau passât dans ces parages ?

 tait-ce l'Océan qui s'étendait au-dessous d'eux ou était-ce une mer intérieure du pôle ?

Mister Steadily était d'avis que ce devait être une mer boréale, située au milieu de terres, car sinon on n'eut vu que les glaces, puisque l'océan Antarctique est couvert par la banquise.

— Nous pouvons nous estimer heureux, dit Potard, d'avoir pu sortir du canal souterrain, pour le moment nous eussions déjà trouvé la mort dans les flots.

— Et pourquoi ?

— Le niveau de la mer a monté, et l'issue du tunnel marin n'est plus à voir. Le canal doit être complètement rempli d'eau, et nous eussions été de même !

— En effet, dit Steadily, nous avons échappé à la mort.

— Comme la souris avec laquelle le chat joue... pour quelques instants nous sommes saufs, en effet, mais après ? Nous allons trouver la mort ici.

— La situation est désespérée, dit Limiet... Nous ne pouvons escompter qu'un miracle, pour nous sauver...

— Si encore il y avait des baleines dans ces parages, dit Taupin, nous serions sauvés.

— Que racontez-vous là ?

— Mais oui, nous n'aurions qu'à nous laisser englober par ces bonnes bêtes qui nous rejetteraient sur la côte.

— Comment est-il possible de railler encore ?

— Et pourquoi pas ?... Si nous passons le temps à nous lamenter,   gémir et à pleurer, croiriez-vous que cela nous aiderait ? J'ai adopté le dicton de Tarara : l'homme n'échappe pas à sa destinée.

— Taupin a raison, dit l'Anglais ..

— Voilà le patron qui est de mon avis...

Il va donc m'accompagner dans la gueule d'une baleine dès qu'un de ces animaux viendra bailler aux environs... Mais il nous faudrait des pipes et du tabac...

— Pourquoi ?

— Pour allumer une pipe, dès que nous nous apercevons que nous approchons de la côte... La fumée incommodera la baleine qui nous rejettera... Et voilà !

Mais la bonne humeur dont Taupin voulait se targuer ne trouva pas d'écho et tout le monde resta soucieux.

Ils comprenaient qu'ils ne pouvaient espérer pouvoir quitter le rocher, autrement qu'en tombant à la mer ou en s'y jetant.

— Vous faites tous des mines de déterrés, dit Taupin. Vous ne voulez pas rire ? Soit ! Je n'ouvre plus le boucha que pour gober un œuf... Voyons la cave aux provisions... Vous n'avez plus d'appétit, sans doute... Je m'en voudrais de vous forcer... Je vous remplacerai tous... En voilà deux grands... Il n'y a pas d'amateurs ? Une fois ? Deux fois ?... Adjugé !

Et il goba posément ses œufs.

— Voilà de la nourriture pour quelques heures, dit-il. Nous pourrions nous fixer ici, si nous trouvions le moyen d'élever quelques poules... Nous serions de plus grands ermites encore que le bonhomme nu du pôle, avec ses lunettes d'or...

— Taupin, tu mourras impénitent, fit Limiet.

— Je présume que cela ne vaut plus la peine de changer, fit le domestique. Collés contre un rocher, à dix mètres au-dessus du niveau de la mer, comme nous le sommes, il importe peu d'avoir des défauts ou des qualités... Mais où reste donc votre étoile, votre bienfaisante étoile ?

— Je crois qu'elle a pâli ! répondit Limiet.

— Vous aussi, vous perdez courage ? Je suis donc seul à conserver quelque espoir... Soit, mais alors vous ne...

— Le radeau ! s'écria le Rossai.

Et il étendit le bras vers l'ouverture du canal souterrain, qui devenait peu à peu visible, attendu que le niveau de la mer avait commencé à baisser.

— Oui, voilà bien notre radeau, dit Steadily. Le courant l'a détaché et l'a emporté. Il sort presque complètement du tunnel.

— Comment l'atteindre ?

— Sauter ?

— Le radeau chavirera !

— Nous laisser glisser le long du roc ?

— Un ou deux réussiront peut être, mais avant que les autres puissent les imiter, le courant aura entraîné le radeau.

— N'hésitons pas trop longtemps, ou cette unique planche de salut nous échappe.

— Que faire ?

Ils étaient irrésolus, désespérés.

Le radeau était dégagé complètement et heurtait l'ilot rocheux.

Le Rossai prit brusquement une résolution.

Sans rien dire ou sans demander l'avis de ses compagnons, il calcula son élan, sauta et arriva au beau milieu du radeau...

Celui-ci, par la force du choc, fut entraîné à deux trois mètres du rocher, mais le courant l'y repoussa...

Le Rossai parvint à atteindre une saillie du rocher, qui s'élevait à hauteur d'homme au-dessus du niveau de la mer... Il s'y accrocha désespérément et parvint ainsi à immobiliser le radeau...

— Laissez-vous glisser vivement ! s'écria-t-il. Je ne puis tenir longtemps.

Les amis ne se firent pas répéter l'invitation, et quelques secondes, après, tous étaient réunis sur le radeau.

— Eh bien, demanda Taupin, qui a eu raison... Vous autres, à qui le désespoir avait coupé l'appétit, ou moi, en me raisonnant pour montrer de la bonne humeur et en gobant des œufs ? C'était écrit que nous devons revoir le radeau.

— Mais s'il ne s'écarte pas plus de deux mètres, pour revenir continuellement vers l'ilot, dit Limiet, nous ne sommes pas plus avancés qu'avant. Tantôt la mer va devenir houleuse et une seule vague suffira à nous écraser contre le rocher.

— Il n'est pas encore satisfait ! s'écria Taupin. Au lieu de remercier son étoile et de lui demander d'envoyer un bon coup de pied au radeau pour l'envoyer au large...

Votre étoile ne doit pas s'arrêter en si beau chemin.

— Laissez mon étoile en repos ! s'écria Limiet, à qui l'ironie de Taupin devenait insupportable dans ces circonstances critiques.

— Je n'y toucherai point, elle est un peu trop haut placée pour cela.

— Aidez-moi plutôt au lieu de perdre votre temps à débiter des balivernes ! dit tout à coup Potard.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Pousser contre la paroi du roc, et faire avancer ainsi le radeau, qui trouvera ainsi, il se peut, un courant qui l'entraînera vers le large. Essayons !

— Je crois que voilà une proposition sensée, dit Steadily. Suivons l'exemple de Monsieur Potard.

Une ardeur subite enflamma tous les courages et quoique ils se blessaient les mains aux aspérités du roc, nul n'abandonna son poste ; le radeau, au prix de mille dangers, poursuivit donc sa

route le long de l'îlot et fut enfin saisi par une vague monstrueuse qui le poussa vers le large...

— Si nous avions la chance de rencontrer quelque navire, dit Steadily, nous serions sauvés... Si ce n'est pas le cas, d'ici quelques jours, nous nous trouvons toujours dans une situation désespérée...

— Nous aurions mieux fait de revenir dans le canal, dit Taupin.

— Et ensuite ?

— Revenir au pôle et y rester... En comparant ce que nous avons souffert ces dernières heures au calme de la vie de Monsieur Dorange, nous devons envier ce dernier.

— Oui, si vous n'avez pas de mère qui vous attend, dit Jeannot.

— Si vous n'avez pas de fiancée que vous avez conquise au prix de mille difficultés, ajouta Steadily.

— Et si vous n'avez pas juré de mener le petit vers sa mère, opina Limiet.

— Et si vous n'êtes pas né pour devenir l'un des flambeaux de la science, déclama Potard.

— Et toi, Rossai ! demanda Taupin.

— Je suis un habitant pour le pôle, mais je veux d'abord voir Jeannot auprès de sa mère... Si vous avez ensuite l'envie de revenir, je suis votre homme et nous passons tout le restant de nos jours en compagnie des singes de l'ami Dorange.

— Je vous remercie sincèrement, dit Taupin. Une fois que je serai rentré en Europe, bien fin qui m'en fera sortir encore, soyez en persuadé ! Et si Mister Steadily décide de ne plus voyager, je lui demanderais de pouvoir rester à son service... C'est d'ailleurs dans son propre intérêt...

— Comment cela ? demanda l'Anglais stupéfait.

— J'ai au moins deux années à vous servir, sans toucher de salaires... Les amendes que...

— Vous sont remises, interrompit Steadily, à l'occasion de l'annexion du pôle sud...

— God save the Queen ! dit Taupin.

— Mais vous pouvez rester à mon service...

— Je vous remercie...

— Aux mêmes conditions,

— Y compris les amendes ?

— Assurément.

— Je n'en encourrai pas les premiers jours...

— Comment cela ?

— Tant que serons sur le radeau ! Dès que vous m'appellez, je suis là... sans que vous m'appeliez même...

Deux jours et des nuits ils voguèrent sur l'immense nappe d'eau, à moitié morts de faim, et de soif, mouillés et transis de froid...

Ils désespéraient... ils étaient accroupis sans plus dire un mot, fixant l'immensité...

L'abattement général avait même atteint Taupin...

Tout à coup Jeannot s'écria :

— Terre ! Terre !

L'espoir leur revint brusquement, et une flamme sombre s'alluma dans leurs yeux éteints.

Ils s'étaient levés d'un bond et scrutaient l'horizon.

— Pourvu que ce ne soit pas un rocher...

— Ou que la mer ne nous entraîne dans une autre direction.

— Il se peut que ce soit un rocher aride.

— C'est bien la terre, dit Limiet.

— Qu'est ce qui vous permet de dire cela ?

— Un pressentiment...

— Si ce n'est pas vrai, je vous assomme, dit Potard.

Tous le regardèrent stupéfaits.

En ce moment suprême, allait-il rallier ?

Mais un feu étrange brillait dans les prunelles du chimiste...

— Oui, je vous assommerai répéta-t-il, et comme je suis sûr que ce n'est pas la terre, là bas, je vais vous tuer incontinent.

Et, brandissant les poings crispés, il se jeta sur Limiet.

Tous comprirent ce qui se passait.

Potard était la première victime.

La folie qui les guettait tous l'avait saisi...

Ils le retinrent...

Mais il se débattait avec une force prodigieuse.

— Je veux le tuer ! s'écria-t-il. Il faut qu'il meure... Il n'y a plus de terre !...

Le Rossai et Taupin l'avaient saisi à bras le corps.

Potard se démenait furieusement.

L'écume lui venait à la bouche...

Les mouvements que faisaient les trois hommes, mouvement dont ils n'étaient pas les maîtres, menaçaient à tout moment de faire chavir le tréle esquit...

Les autres s'étaient également jetés sur le fou pour le maîtriser...

On eut dit une grappe humaine qui se débattait sur la mer.

Tout à coup, Potard cessa de se débattre...

Il s'affaissa...

Il avait perdu connaissance, sans doute...

On le lâcha.

Comme mû par un ressort, il se redressa vivement et s'élança vers Limiet...

Il avait simulé un évanouissement pour accomplir le dessein que lui suggérait la folie...

Le choc fut si violent que Limiet fut renversé et tomba à la mer...

Potard le suivit...

Brusquement allégé de ce côté, le radeau chavira...

Les passagers furent renversés comme des quilles et roulèrent également dans l'eau...

Ils reparurent par deux fois, pour disparaître encore...

Ils s'efforcèrent de nager.

A ce moment, il leur sembla entendre des cris...

Quelques brasses suffirent à épuiser leurs forces..

N'étaient-ce pas des bateaux qui s'approchaient d'eux...

Où était-ce une illusion ?

Un dernier effort... vain ..

Et ils s'enfoncèrent dans l'onde...

---

## CHAPITRE XXXI.

---

### **Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit**

Taupin rouvrit les yeux...

Il ne put les garder ouverts qu'au prix de grands efforts. La lumière le blessait...

Il voulut inspecter le lieu où il se trouvait, mais il lui fut impossible de tourner la tête...

Sa cervelle était pesante, et le moindre mouvement lui causait une douleur lancinante...

Un cri de douleur lui échappa...

Il referma les yeux...

Il les rouvrit au bout de quelques minutes et vit une figure humaine penchée vers lui...

Il lui était impossible de penser...

Il vit une main s'abaisser vers lui et le saisir par le nez.

Il voulut ouvrir la bouche pour respirer, ce dont on profita pour lui verser quelque chose dans la bouche...

Il voulut rejeter cela, mais on lui referma la bouche et bon malgré, il dut avaler...

C'était comme du feu liquide qui lui traversait le gosier.

Mais il s'aperçut que le poids qui pesait sur son crâne diminuait insensiblement...

Il lui était possible de remuer la tête...

Il jeta un regard autour de lui...

Il ne découvrit que quatre murs, et un toit, percé d'une ouverture par où venait la lumière...

Où se trouvait-il ?

Que s'était-il passé ?

Il lui était impossible de comprendre où il se trouvait étendu, sur un lit d'herbes odorantes, et qui c'était qui lui donnait des soins.

Il ne parvenait pas à rassembler ses idées.

Il s'y fatigua le cerveau...

Enfin il trouva un fil conducteur à travers le chaos qui lui obscurcissait l'entendement...

Le radeau...

Et les événements se succédèrent rapidement dans son imagination

Potard malade, la lutte, le radeau qui chavire, la lutte contre la mer et l'évanouissement final...

On l'avait donc sauvé...

Comment ? Il ne savait résoudre cette question.

Tout à coup une porte s'ouvrit et un homme parut dans la hutte où Taupin était étendu ..

Le malade jeta un regard scrutateur sur le nouveau venu.

L'homme qui se trouvait devant lui était bien fait, et de couleur cuivrée.

Il avait une chevelure longue et bouclée, et deux grands yeux lui illuminaient la face.

— Jamais je n'ai vu un être pareil, se dit Taupin.

Où puis-je me trouver à présent ?

L'étranger s'agenouilla devant Taupin, le regarda attentivement et prononça quelques paroles que Taupin ne comprit pas.

— Ne parlez-vous pas l'anglais ? fit Taupin en employant tant bien que mal la langue de son maître.

Il ne reçut pas de réponse.

Il répéta sa question en français.

L'étranger secoua négativement la tête.

— Essayons encore le wallon, se dit Taupin, et je suis au bout de mon rouleau.

Pas davantage.

— Je n'en puis rien, se dit Taupin, mais que faire ? Je crois qu'il sera difficile de m'y rendre intelligible. N'y aurait-il personne dans le pays qui parlerait un peu d'anglais ou de français ?

Le cuivré se releva, prononça encore quelques mots intelligibles, et quitta la pièce.

— Que va-t-il faire ? se demanda le jeune homme.

Si j'inspectais moi même les lieux ? J'en saurai peut être plus long.

Mais cela était difficilement réalisable. Malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de se relever, et il finit par retomber sur sa couche, en gémissant.

— Voilà qui est beau, murmura-t-il, je ne puis pas bouger... Je suis comme roué, et la tête me fait mal... Ils eussent mieux fait de me laisser couler à pic... Je ne puis souffrir plus longtemps ce mal atroce.

Mais il n'y avait rien à faire. Il devait même rester immobile, car le moindre geste augmentait ses souffrances.

La porte de la hutte s'ouvrit de nouveau et un autre homme brun parut.

Pour autant que Taupin put en juger, c'était un homme d'âge... Il avait le visage couvert de rides, et sa taille était courbée.

Derrière lui s'avancait le jeune homme que Taupin avait vu tout d'abord.

Le vieillard s'agenouilla auprès du domestique et posa sa main sur le front du malade.

Il regarda Taupin fixement, comme s'il eut voulu lui faire subir une influence magnétique.

C'était bien là son but, car, peu d'instants après, le malade ferma les yeux et sa respiration calme indiqua bientôt qu'il n'avait plus de fièvre et qu'il dormait paisiblement.

Sur un geste du vieillard, le jeune homme s'approcha et lui tendit une cassette de bois noire, couverte d'une foule d'inscriptions bizarres.

L'homme y prit une aiguille effilée et une petite boîte qu'il ouvrit. Elle contenait une pâte noirâtre.

Il redressa la tête de Taupin et la fit reposer sur ses genoux.

Puis il se mit à masser, à l'aide de deux doigts, la tempe gauche de malade,

Tout à coup, il saisit l'aiguille et la planta à l'endroit qu'il avait massé.

Il la retira presque aussitôt, si bien qu'une seule gouttelette de sang parut.

Il enduisit alors la petite blessure avec un peu de l'enduit que contenait la boîte, et remisa son matériel.

Quelques instants plus tard, Taupin rouvrit les yeux.

Son visage, crispé par la douleur avant l'opération que lui avait fait subir le vieillard, était fort calme maintenant. Il s'y reflétait même une expression de bien-être.

Il regarda le vieillard avec un regard empreint de reconnaissance, car il n'était pas sans se dire que le vieillard l'avait délivré de ses souffrances.

Jamais il ne s'était senti d'aussi bonne humeur.

Il sentait son cerveau comme allégé... Son moral si vivement attaqué tout à l'heure, était redevenu normal... Il était heureux d'être encore en vie.

L'étrange médecin lui adressa la parole en mauvais anglais :

— Vous allez mieux maintenant ?

— Assurément, dit Taupin, je vous remercie, je vous remercie mille fois.

— Pourriez-vous vous lever ?

Le domestique craignait que les douleurs allaient reprendre au moindre geste... Ce ne fut donc qu'avec mille précautions qu'il étendit le bras.

A sa grande stupeur, il ne ressentit plus aucune douleur.

Il se redressa.

— Sortez, lui dit le vieillard.

Taupin le suivit.

Lorsqu'il parvint à l'air libre, il eut le vertige, mais pour un instant seulement.

Il ne supportait pas encore l'air pur.

Le long de la façade de la maison du jeune indigène, car Taupin comprit alors qu'il avait été recueilli dans l'habitation de celui-ci, régnait un banc, où notre ami alla s'asseoir.

Devant lui s'étendait l'immensité de la mer, et du beau ciel bleu, où brillait le soleil.

— Comment suis-je venu ici ? demanda le domestique.

— Ne vous souvient-il de rien ?

— Si... j'ai été précipité dans les flots... j'allais me noyer.

— Vous étiez noyé.

— Oui, j'ai été entraîné vers le fond, mais je vivais encore, puisque que me voilà et que je m'entretiens avec vous.

— Vous étiez mort.

Taupin regarda le vieillard avec stupéfaction.

— Je ne vous comprends pas, fit-il enfin.

— Vous étiez mort, car, si on vous avait laissé étendu, ici, vous ne vous seriez plus réveillé.

Taupin n'y était pas, mais pas du tout.

— J'étais complètement épuisé, je n'avais plus conscience, et vous avez su me ranimer...

Le vieillard secoua encore la tête.

— Vous étiez mort, répéta-t-il.

— Pourtant, je ne suis pas au ciel ici, me semble-t-il, se dit le domestique. Il est donc impossible que j'aie été mort. Bah, si mon bon docteur y tient absolument, de m'avoir ressuscité, je ne demande pas mieux que de le laisser dans cette idée.

L'homme dit ensuite :

— Votre cœur ne battait plus et j'ai dû travailler longuement, très longuement, pour le faire marcher à nouveau. Vous avez donc été mort, cela est indiscutable.

— En effet, répliqua le domestique, et je ne sais comment vous remercier de votre aide si efficace.

Un sourire sardonique plissa étrangement les lèvres du vieillard.

— La vie n'est pas si agréable, fit-il après un silence, pour que vous dussiez me remercier de vous l'avoir conservée.

— Pourquoi, en ce cas, me l'a-t-il conservée? se demanda Taupin, mais il crut bon de ne pas communiquer cette impression.

— Mais, poursuivit le médecin indigène, l'Esprit suprême a seul à donner la mort, aussi devons-nous chasser celle-ci où la chose est possible.

— Assurément, fit Taupin, qui ne comprenait pas grand'chose, mais qui trouvait tant de plaisir à être en vie, que d'avance il se déclarait d'accord avec tout ce que pourrait dire son sauveur.

— Et c'est pourquoi je vous ai ressuscité...

Plusieurs moments se passèrent, sans qu'une parole fut échangée.

Le vieillard était perdu en ses pensées et Taupin ne savait comment renouer la conversation.

Finalement, il osa demander :

— Où suis-je à présent ?

— Sur l'île Auckland, fut la réponse.

Ce nom ne dit rien à Taupin.

Il ne l'avait jamais entendu citer, et ignorait dans quelle mer, près de quel continent se trouvait l'île où il avait pu échapper à la mort.

Les îles Auckland se rattachent au groupe de la Nouvelle-Zélande. Elles se composent de l'île Auckland, et de quelques autres, plus petites, telles que Adams, Enderby, etc., situées à proximité.

Ces îles sont de nature rocheuse, couvertes de broussailles et de marais. L'on y remarque des fougères arborescentes.

Lorsqu'on découvrit ces îles, elles étaient inhabitées, et elles n'ont cessé de l'être.

L'Angleterre a tenté d'y établir une colonie de pêcheurs, mais cet essai s'avéra comme malheureux.

Taupin ignorait tout cela. Et, lorsqu'il demandait à son sauveur : Auckland, qu'est ce que c'est que cela? il reçut une réponse si embrouillée, qu'il n'y comprit rien. D'ailleurs, l'indigène ne s'exprimait que difficilement en anglais, langue que le domestique était loin de posséder à fond.

— Je me trouve donc à Auckland, se dit Taupin. Et puisque ces parages sont habités, il faut qu'il y ait de la nourriture. Il fait

donc mieux ici que sur le radeau, en compagnie de Paul Potard, devenu fou, et sans boire ni manger... Je resterai donc provisoirement à Auckland, d'autant plus que ces hommes jaunes semblent n'avoir que de la sympathie pour moi.

— Nous vous avons sauvé, reprit le vieillard, comme vous veniez de couler pour le troisième fois et, comme je vous l'ai dit, nous vous avons ressuscité... C'est pourquoi je vous prie de me dire la vérité, toute la vérité. Je vais vous poser une couple de questions.

— Je vous promets d'être sincère, fit Taupin.

— Que voulez vous faire ici, vous et vos camarades ?

— Rien.

— Ce n'est pas une réponse.

— Vous m'avez demandé de dire l'entière vérité. C'est ce que je fais.

— J'en doute.

— Laissez-moi vous donner quelques mots d'explication. Nous avons donc quitté le pôle Sud et nous voyageons à la grâce de Dieu, sur notre radeau. Nous désirions vivement trouver un pays habité, afin de pouvoir rentrer en Europe au plus tôt.

Le vieillard fronça le front.

Un sourire se jouait sur ses lèvres, disant clairement qu'il n'ajoutait pas foi aux paroles de Taupin.

— Il m'est impossible de vous dire autre chose, conclut notre héros.

— Ce n'est donc pas avec un but précis que vous êtes venus ici, à Auckland ?

— C'est le hasard qui nous a poussé dans cette direction.

Longtemps, le médecin garda le silence, en tenant les yeux fixés dans le vide.

Il finit par dire :

— Il vous faudra rester longtemps ici.

— Combien ?

— Un an environ, car ce n'est qu'au bout de ce temps que le bateau viendra, pour prendre mes serviteurs et m'en amener d'autres. Vous pourriez, par la même occasion, aller en Nouvelle-Zélande.

— Est-ce loin d'ici ?

— Pas trop, et de là vous pourrez retourner en Europe.

Taupin réfléchit durant quelques moments.

— Le bonhomme n'a pas confiance en moi, se dit-il, et c'est pourquoi il veut me garder ici.

Il faut qu'il doit se passer ici quelque chose qui n'est pas juste, puisque cet individu s'imagine que nous avons un but en venant ici.

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liégo . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---